

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 26

Artikel: Si je voulais !...
Autor: Gaillard, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222628>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LAUSANNE D'AUTREFOIS



Carrefour, place et rue Pepinet et rue Centrale vers 1900. La grande fontaine de la rue Centrale, enlevée en 1888, n'existe plus, ni le bassin plus petit qui lui avait succédé pendant quelques années. Le beffroi de la cathédrale est entouré de ses échafaudages, et la maison Odot n'a pas encore subi l'incendie de 1901 ni l'exhaussement qui en a été la suite. Au centre, on remarque les anciens locaux de l'imprimerie Allenspach, et, plus à droite la maison Brunner. A gauche, on aperçoit un fragment de la façade de l'ancien « Café pointu » qui fut, de 1887 à 1904, le modeste berceau du Dispensaire central.

meint prêt à teri, lo dai su lo gatollion et... min dé debordenaie !!!

Qué cein vâo te adere qué cé commerço ? sé peinsavo noutron Lulo, quand lo vilhio veint vers li et lài deze :

— Oh ! Jules, Jules, la quinta que m'arrevé ! Mé que mé su baillî tant dé peîna et dé couson por einvouâ ton dragoir dé sortâ et, por lo min, ...yé aobliâ la « capuchons ».

Ci l'aobliadze arrevavé onco prâo soveint dâo teimps dé la tzasse, à dai djeîné, mâ ! peinsâ-vo vâi, quien coup, por on vétérân, vairé por rein passâ 'na laïvra dé ressat.

Djan dâi Mourets.

MÉTAMORPHOSE

MONSIEUR Mussolini n'y va pas, si j'ose dire, avec le dos de la cuiller. Un de ses journaux faisait, l'autre jour, gravement la leçon à ses lecteurs et à tout le peuple italien :

« Nous ne voulons plus être, disait-il en substance, de amateurs de mandolines, de sérénades et de romances, épris de vie facile et de souriante philosophie, un peuple servile, flatteur et récolteur de pourboires. Nous serons désormais une nation de travailleurs farouches, ennemis du dilettantisme et du *farniente* corrupteur. » Et le journal ajoutait, ça c'est la traduction intégrale, « nous serons des museaux durs et taciturnes ».

Je n'aurai pas l'impertinence de juger ici l'œuvre du Duce. Mais, sans créer d'incidents diplomatiques, je crois qu'on peut accueillir sans enthousiasme la déclaration citée plus haut :

Alors quoi ? Fini le bel *paese* ? Le bel *paese* où s'enfuyaient sans passeport les heureuses victimes de l'amour ? Finie l'Italie des beaux soirs voluptueux et nonchalants, et finies les chansons sentimentales et habilement monnayées des conducteurs de gondoles aux chimères ?

Finis le culte du passé et des somptueuses ruines ? Finis les capricieux pèlerinages des vagabonds poètes ?

On va donc remplacer tout ceci par le travail inexorable et moderne, par la discipline rigide et froide, par un enthousiasme presque inquiétant ? On va remplacer les sourires et les joyeux propos par « des museaux durs et taciturnes » ?

Comme c'est dommage ! Et comme c'est risqué ! Certes, chaque peuple a le droit de s'élever et de faire entendre sa voix. Mais on ne transforme pas, comme ça, en dix ans à peine, l'âme d'une nation. Et lui imposer un masque ne change pas sa mentalité profonde.

L'Italie, certes, peut revendiquer autre chose que d'être un album pour touristes ou pour amoureux.

Mais elle est en train de faire des rêves peut-être un peu trop grands pour elle ! C'est risqué ! Gare le réveil ! J. P.

La Patrie Suisse. — Les portraits de M. Alois de Meuron, dont on vient de fêter la cinquantième année d'activité dans le barreau ; de M. Henri Rothmund ; de M. Jules Cougnard ; du sculpteur Henri Hertz ; de la Chaux-de-Fonds ; la remise des lettres de créance du ministre plénipotentiaire de Perse au Palais fédéral ; la XI^e conférence internationale du Travail ; la chute de l'avion Uhlmann, à Dubendorf ; le gorille Suzi ; l'incendie de la maison de la Corporation, à Cormondrèche ; la fontaine de la Belle au Bois dormant ; à Châtel St-Denis ; des vues des lacs tessinois ; le passage du premier train de 1929 sur la ligne Furka-Oberalp ; de jolies photographies d'oiseaux ; les écrivains suisses à Weggis ; le beau groupe « Solidarité » de Henri Hertz. Tel est le riche et varié contenu du numéro 997 (19 juin) de la « Patrie Suisse ». J. B.

SI JE VOULAIS !...

NON pas le « Si je veux » catégorique, qui dénote un caractère décidé, une volonté arrêtée, le « si je veux » qui ne laisse place à aucune échappatoire, ferme, actif comme le temps grammatical qu'il emprunte et malgré le « si » qui le conditionne, mais le « si je voulais », cet imparfait bien nommé, hésitant, flottant entre deux alternatives, avec la crainte puérile de se fixer, de prendre une décision, grosse peut-être de regrets, le « si je voulais » relevé d'un grand point exclamatif et allongé de points suspensifs pour en marquer la valeur et en quelle sorte le retentissement lointain.

Si je voulais !... C'est ainsi qu'entre nous, nous désignons l'ami Tristan, qui n'est, certes, ni un triste, ni un attristé, mais un philosophe solitaire, ignorant Socrate et son disciple Platon, tirant sa philosophie de lui-même et du spectacle des êtres et des choses qui s'agitent autour de lui ou que la « Feuille » lui dévoile. Point sot du tout, ayant un fonds de bon sens, de droiture et de sérénité, tel qu'on en rencontre dans nos milieux campagnards.

L'homme a confirmé, a accentué les dispositions de l'enfant, et l'appellation qu'écoliers, nous avons relevée, garde aujourd'hui toute sa raison d'être. C'est dans la rue et sur les bancs de l'école, dans les jeux et dans le travail que l'on apprend à se connaître, et nul pédagogue, nul patron ne découvre aussi bien le fond d'un caractère que ces apprentis de la vie, observateurs

et critiques nés, se frottant constamment les uns aux autres.

Tristan, gros garçon placide, d'une bonne humeur inaltérable, à l'amour-propre réduit à sa plus simple expression, était loin d'être un as dans les jeux exigeant de l'adresse et de l'agilité : en course, il arrivait souvent bon dernier, et au visé, il se contentait d'être dans la moyenne.

— Oh ! si je voulais..., disait-il d'un air détaché, avec un demi-sourire, quand on lui reprochait de faire perdre la partie, je m'en tirerais avec plus d'honneur ; mais à quoi ça sert, cet honneur-là ? A être admiré et le préféré des filles, peut-être ? A moi, ça ne me dit rien.

Était-il engagé dans une altercation véhémente, lui cherchait-on querelle et parvenait-on à exciter sa bile ? — Il avait une manière de rouler des yeux chargés de menaces, de serrer les dents et de tonner son « si je voulais ! »... en forme de défi, qui jetait une douche sur notre animosité et nous donnait une crainte salutaire de sa force de gars bien râblé et bien musclé. Une fois, une seule, il a voulu : Un de nos camarades, son aîné de deux ans, le dépassant presque de la tête, le moins populaire de tous à cause de son caractère querelleur et hâbleur, après l'avoir houspillé, nargué, défié, le traita de poltron, de poule mouillée. Tristan s'élança sur lui, lui appliqua en pleine figure, un magistral coup de poing qui fit jaillir le sang du nez ; puis, ne lui laissant pas le temps de retrouver ses esprits, d'un croc en jambe et d'une bourrade, il l'envoya rouler sur le sol où il le maintint des bras et des genoux jusqu'à ce qu'il eût demandé grâce.

Lent à sortir de son naturel apathique, de sa bonhomie, de sa réelle bienveillance, il n'est que plus rude dans l'explosion de sa colère. Doué d'une intelligence réfléchie et surtout d'une excellente mémoire, il aurait pu disputer les premières places ; mais un certain effort était nécessaire : la persévérance dans le travail et le désir stimulant de parvenir.

— Je n'aime pas être en vedette, disait-il, et il le répète maintenant, ni la course au clocher. Bien sûr, si je voulais, je pourrais rivaliser avec Pierre et Charles. Je préfère faire partie de la masse ; on y est plus tranquille, moins dévoré d'ambition et de jalousie ; on y va son petit bonhomme de chemin sans trop de heurts, au milieu de l'indifférence... et de l'indulgence. Si je voulais, ajoute-t-il d'un air plaisant de suffisance et d'un bon ton mi-doctoral, mi-badin, j'occuperais des charges publiques ; je ferais, vous pouvez m'en croire, un municipal sérieux, éclairé et, redressant son torse puissant, un syndic imposant, avisé, ferme, de poids et de principes, à défaut d'un député, capable de défendre les intérêts de la campagne, les droits de la démocratie. Seulement, me voyez-vous en « tube » dans les grandes cérémonies, moi qui ai horreur de ces tuyaux de poêle et ne suis bien moi que sous une casquette ou un large panama ?

Tristan, qui ne voit certes pas le beau sexe d'un mauvais œil, tout en le considérant avec un peu de pitié, en témoignant de l'indulgence pour sa faiblesse, une vague admiration pour ses charmes, ne peut se décider à rompre son célibat.

— Je ne suis pas un Appollo (pour Apollon), avoue-t-il, ni toujours d'humeur agréable ; je n'ai rien d'un saint et ne me crois pas trop mauvais diable ; je suis sociable malgré mon amour de la solitude : si j'avais voulu !... Si je voulais encore ! — à 50 ans, on n'est pas encore des vieux — j'aurais tout comme un autre une compagne, une femme, quoi, qui me ferait de la bonne soupe, raccommoderait mes pantalons, et que j'aimerais tout plein. Mais, que voulez-vous, je ne puis troquer ma liberté contre une chaîne, fût-elle la plus dorée, la plus élastique et la plus douce. Mon lit est à ma taille et je m'y trouve bien. La bosse du dévouement, — tout comme celle de la paternité — na pas pris un développement suffisant pour me pousser au mariage ; les responsabilités de père de famille me donnent une crainte salutaire et une émotion troublante, à moi qui ai l'air de ne m'effrayer de rien et d'être blindé

contre les agitations intempestives du cœur. Enfin, si je voulais !...

En ce disant, en tordant sa moustache pour en effiler les pointes, il a un petit air conquérant qui fait danser une flamme dans ses yeux bruns.

Je vois cependant venir le moment où ce brave Tristan, solide comme sa « carrée », ayant encore toutes ses dents et tous ses cheveux, s'écriera, à la première atteinte de rhumatisme ou seulement à la première constatation de déclin : Ah ! si j'avais voulu !..., avec le regret poignant de ce qui ne peut se réparer, de ce qui aurait pu être, avec la sensation de sa solitude et d'une chape de misanthropie s'abaissant et s'alourdissant jour après jour sur lui; sur lui qui avait l'étoffe d'un mari raisonnable plus que raisonneur, accommodant, affectueux par amour de la paix et contentement d'esprit, qui avait l'étoffe d'un bon papa, si j'en juge en le voyant raffoler de ses neveux et nièces.

Pauvre « Si je voulais ! » A. Gaillard.

Aïe ! — Un brave garçon, qui est affligé d'un nez par trop minuscule, ce qui le chagrine fort, annonce son prochain mariage à des amis.

— Alors, quoi, c'est-y pour avoir un nouveau-né que tu te maries ? demande l'un de ces derniers.

Définition. — Famille : Un gentil petit royaume où souvent les sujets ont plus d'autorité que le roi.

ANAGRAMMES

En France, l'anagramme fut mise à la mode par le poète Dorat.

Dès lors, chacun s'en mêla. Au XVIII^e siècle vint la réaction. Ménage railla ceux qui se tourmentaient pour trouver des mots dans des mots. Colletet les plaisanta comme suit, dans une petite pièce adressée à Ménage :

J'aime mieux sans comparaison
Ménage, tirer à la rame,
Que d'aller chercher la raison
Dans les replis d'anagramme.
Cet exercice monacal
Ne trouve son point vertical
Que dans une tête blessée :
Et sur Parnasse nous tenons,
Que tous ces renverseurs de noms
Ont la cervelle renversée.

Voici quelques anagrammes sur des noms de personnes célèbres :

Marie Touchet — Je charme tout.
François Rabelais — Alcofrības Nasier.
Pierre de Ronsard — Rose de Pindare
Noël du Fail — Léon Ladulfi.

Dans Claude Ménétrier, savant jésuite du XVIII^e siècle, un flatteur avait trouvé *Miracle de nature*, et lui en avait fait part. Ménétrier répondit :

Je ne prends pas pour oracle
Ce que mon nom vous a fait prononcer
Puisque pour en faire un miracle,
Il a fallu le renverser.

L'anagramme servit un jour de cruelle leçon au poète Jean-Baptiste Rousseau. Rougissant d'avoir pour père un simple cordonnier, il avait changé de nom et se faisait appeler *Verniettes*. Ce nom, lui fit-on remarquer, correspond en effet, lettre à lettre, à *tu te renies*.

Voici quelques autres exemples d'anagrammes :

Versailles — Ville seras.
Révolution française — Un veto corse la finira.
Limonadier — Méridional.
Allemagne — Graminée.
Gérant — Argent — Tanger — Ganter.

On appelle *mots janus* ou « mots à deux têtes » ceux qui forment un nouveau mot lorsqu'on le lit de gauche à droite. Par exemple :

As et sa — roc et sor — révéler et relever
Elisa et asile — Erivan et navire.

Si, en usant du même procédé, on retrouve le même mot, ce mot est dit *palindrome*. Par exemple : *Anna, ressasser*.

Du mot au vers ou à la phrase palindrome, il n'y a qu'un pas. En voici un, souvent cité :

A révéler mon nom, mon nom relèvera.

Et un autre :

Un drôle de lord nu.



LES BRUITS QUI COURENT

— Voulez-vous être ma femme ? (Sa voix trembla). Je vous jure que vous n'aurez jamais à le regretter et... et je ne saurais rien dire de plus.

Stupéfaite, hésitante à répondre, Laure regardait ce brave homme, à l'expression un peu anxieuse, au geste de pure loyauté, à la voix claire qui dissipait, tout à coup, le cauchemar des dernières semaines. Et elle ne pouvait croire. Comment admettre subitement la réalité d'une telle aventure ? Avoir, pendant des mois, supporté la hantise des mauvais propos, avoir repoussé de toutes ses forces la possibilité d'un dénouement en apparence inconcevable, avoir même préparé la fuite pour en supprimer jusqu'à la pensée et, tout à coup, assister à son accomplissement très simple. Elle voulut parler, mais la réaction fut si forte que des sanglots serrèrent sa gorge et, elle pleura. Il pensait : « Pour une fois que je demande une dame en mariage, l'effet est joli. » Il crut même devoir dire :

— Pardonnez-moi si je vous chagrine...

D'un mot, Laure le rassura.

— Non ! Non ! elle n'était pas chagrinée, mais... et les sanglots recommencèrent.

— Asseyez-vous... je... je vais tout vous dire.

Alors, pleurant et riant, elle raconta ses déboires, depuis le jour des dernières promotions et la méchante allusion de Louise Tauxe, au sortir du temple ; jusqu'aux récents conseils de Mlle Mégevaud. Elle disait tout, vraiment. Et c'était bon de dire cela. Pourquoi ? Elle l'ignorait. Elle ne cherchait pas à le comprendre ni à s'analyser, mais elle trouvait réconfortant de raconter ainsi ses peines trop longtemps dissimulées. Elle expliquait sa retraite volontaire, la cessation de ses visites à tante Jeanne, ses luttes intérieures lorsque la pensée lui venait de se confier à la bonne vieille femme ; sa tristesse de passer pour ingrate ; sa crainte d'être prise pour une aventurière en quête d'un mari.

— Vous êtes riche et je suis pauvre. C'est là un grand obstacle.

Mais David Vaudroz eut l'air et le geste de se soucier des maisons, des vignes, des champs et des écus comme d'un bec de caille. Pour l'instant, il s'accusait d'aveuglement et d'indifférence. Comment n'avait-il pas deviné que la retraite énigmatique de Laure cachait quelque chagrin ? Il connaissait cependant les bavardages coutumiers à certaines pécores. Les mots aigres-doux de la pitié quand il annonçait la location de la « maison d'en face » auraient dû l'éclairer davantage. Déjà à cette époque la jalousie de Louise Tauxe se manifestait. Elle se montrait, par avance, ennemie. Et il n'avait rien compris !

— Décidément le capitaine exagérait un peu, je baisse, je baisse.

Maintenant Laure disait sa décision de partir, de fuir très loin, pour couper court à ces commérages et pour prouver aussi son honnêteté mise en doute par les gens. Cette fois, le syndic intervint.

— Pas question de ça, s'il vous plaît. Dans tous les cas, j'ai droit à une réponse. Quant au départ, nous verrons après. Si ces ennuis ont fait que vous m'avez pris en grippe...

— Oh ! Grand Dieu ! n'allez pas croire cela...

Le cri était si sincère que David Vaudroz n'en demanda pas davantage. Ce qu'ils dirent alors, l'un et l'autre, personne ne l'a jamais su car ils ne l'ont jamais raconté. Laure pleura encore un peu, de temps en temps, mais ça n'avait rien de grave.

Tout à coup, on entendit des pas, des portes bruyamment ouvertes, des rires.

— Les enfants, dit Mme Charlon en s'essuyant les yeux. Je vais les recevoir.

C'était trop tard. Rose entra en coup de vent suivie d'André. Elle resta muette sur le

seuil de la pièce, puis remarquant les yeux rougis de sa mère et le mouchoir que Laure n'avait pas eu le temps de dissimuler, elle s'approcha vivement :

— Tu pleures maman ? Qui te fait pleurer ?

Le coup d'œil soupçonneux jeté à David Vaudroz n'avait certes rien de pacifique. Mais la maman souriait. Rose intriguée regarda de plus près.

— C'est drôle, tu n'as pas les « yeux pâles ! » Alors, pourquoi pleures-tu ?

David Vaudroz crut devoir expliquer. Des mauvaises gens tourmentaient cette pauvre maman. La sachant seule, sans défense, on lui cherchait noise depuis longtemps déjà. Seulement, pour ne pas attrister ses petits, elle avait caché toutes ces choses. Et voilà qu'elles étaient tout à coup découvertes parce que le vieux voisin venait dire : « Voulez-vous que je vous protège, voulez-vous me laisser aimer Rose et André ? Voulez-vous que je sois un peu leur papa. Voulez-vous venir tous dans la grande maison trop vide où tante Jeanne vous attend ? »

— Qu'en dis-tu, Rose ?

Celle-ci regarda sa mère souriante et comprit. — Moi, fit-elle en posant sa menotte sur la grosse main de David Vaudroz, moi je dis : bravo !

Alors une voix de collégien, plus remarquable, il est vrai, par la puissance que par la justesse, mais qui sonnait clair et franc comme une cloche neuve, retentit au seuil de la chambre :

— Vive papa syndic !

Et une casquette de collégien vola jusqu'au plafond.

Ce furent les mots et le geste de la fin. David Vaudroz les accueillit tous deux avec un rire qui cachait une émotion plus forte.

Aujourd'hui, après de longues années, deux pierres au cimetière marquent le lieu où dorment côte à côte le vieux magistrat et Laure Vaudroz, sa femme. Mais leur souvenir n'est point mort avec eux. Les gens de Châteaueux parlent souvent de ce mariage, qu'à les entendre « tout le monde avait prédit ». Et ils louent l'époux. Et ils vantent l'épouse. Alors, André, dont les cheveux grisonnent et qui pense à ce que ce brave homme fut pour le garçonnet turbulent, pour la fillette un peu rêveuse, pour la mère, si bonne et si seule, se sent pris d'un désir indicible de manifester sa reconnaissance comme il manifesta sa joie, au jour des accordeilles, et de crier, chapeau en l'air :

— Vive papa syndic !

Mais il s'abstient, car les gens sont ainsi faits qu'ils trouveraient ce geste bizarre.

FIN. P. Amiguet.

Théâtre Lumen. — La Direction du Théâtre Lumen présente cette semaine un programme composé de deux œuvres toutes de gaieté et d'humour : *Monsieur Albert !*, comédie comique, puis *L'As des P. T.*, succès de fou-rire.

Royal Biograph. — Au programme de l'établissement de la place Centrale, deux grands films absolument différents : *Un soir à Singapour*, une œuvre captivante et dramatique, puis *La Vendeuse des Galeries*, amusante comédie pleine de jeunesse et d'entrain.

Pour la rédaction :
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

AGENCE IMMOBILIÈRE

VENTES

ACHATS

Louis GENEUX, Régisseur, Lausanne
Fleurbaey — Villa Fontenay — Case 10782

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.